

Catherine Lescarbeau : *Le Département des plantes*

François Chalifour

Number 115, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chalifour, F. (2017). Review of [Catherine Lescarbeau : *Le Département des plantes*]. *Espace*, (115), 82–83.

Catherine Lescarbeau : *Le Département des plantes*

François Chalifour

**FONDERIE DARLING
MONTRÉAL**

**15 JUIN –
21 AOÛT 2016**

« Je suis dans votre système »

Catherine Lescarbeau tenait, au courant de l'été dernier, une exposition à la Fonderie Darling où elle présentait les plus récents résultats d'une exploration esthétique et critique autour de la plante de bureau, de son usage et du sens de sa présence discrète, mais insistante, dans nos environnements de travail. Ce projet, *Le Département des plantes*, fait suite à une série de trois expositions tenues au cours des dernières années à la galerie La Mirage (Montréal 2014), à la Galerie UQO (Gatineau 2015) et dans le cube Sightings de l'Université Concordia (Montréal 2016) qui portaient toutes sur la problématique des plantes d'intérieur.

La réflexion de Catherine Lescarbeau remonte indirectement, si l'on veut « épuiser » la filiation, au *Jardin d'hiver* de Marcel Broodthaers (1974), reconfiguré à la 58^e Biennale de Venise en 2015. Marcel Broodthaers a mis en contexte, dans sa série *Décors*, dont le *Jardin d'hiver* fait partie, des installations critiques du regard figé que les institutions portent sur les œuvres. Toutefois, le questionnement soulevé par *Le Département des plantes* prend sa source directe dans un relevé analytique des plantes disposées dans les salles lors du montage de l'exposition *N.E. Thing Co. Environment*, au Musée des beaux-arts du Canada, en 1969. Dans cet horizon historique, Catherine Lescarbeau conçoit l'idée d'un « département des plantes », où elle se donne pour tâche de produire un catalogage exhaustif des plantes génériques de bureau.

Pour y arriver, elle adopte une approche méthodologique scientifique : l'archivage. La démarche est complexe et implique qu'elle coopère dès le début du projet avec François Lambert, botaniste ayant, entre autres, travaillé au Centre sur la biodiversité de l'Université de Montréal affilié au Jardin botanique de Montréal. Le répertoire des plantes est lui-même consigné dans un catalogue où l'image de chaque plante est associée à une fiche descriptive complète selon les rubriques de la taxonomie scientifique retenue comprenant : le nom latin, le nom usuel, l'ordre et la famille, et le nombre de spécimens trouvés. Catherine Lescarbeau, en maître d'œuvre consciencieuse, s'est adjoint les services d'Alexe Houtard, pour la conception graphique du catalogue, et de Guilhem Molinier, pour la documentation photographique.

L'exposition *Le Département des plantes*, de la Fonderie Darling, est divisée en deux salles. Dans chacune d'elles, on trouve des plantes en pot prélevées sur le site. Cependant, le contenu de l'exposition est surtout photographique. On peut voir, dans la première salle, deux

petites images argentiques qui situent le contexte général du travail; l'une est tirée des photos d'archives de l'exposition *N. E. Thing Co Environment* de 1969, l'autre montre une des portes d'entrée de l'Université du Québec en Outaouais, institution où l'artiste a effectué une partie importante de son travail de recherche. Dans la deuxième salle, une projection vidéo présente un diaporama de plantes de bureau prélevées au service des finances de l'UQO. Sur les deux longs murs contigus se trouvent disposées, en regard, deux séries d'images numériques de plantes en pots représentatives des quelques espèces les plus populaires. Sur le quatrième mur, deux tablettes longues et basses, alignent vingt-quatre images historiques documentant le montage de l'exposition *N. E. Thing Co Environment* de 1969 au Musée des beaux-arts du Canada.

La différence de statut entre les deux types de photographie s'avère cruciale dans le propos de l'exposition. Les photographies aux murs appartiennent au registre de la documentation, dans la mesure où elles répertorient de façon relativement objective, comme en témoigne la blancheur des fonds neutres, les plantes retrouvées dans les espaces recensés par la recherche de l'artiste. Par contre, les petites photos en noir et blanc, par leur réexposition, subissent un changement de paradigme, passant de la documentation au documentaire. La nuance peut paraître subtile, mais elle a son importance. En effet, par leur recadrage, elles portent l'attention du spectateur sur la plante comme sujet de la composition alors que dans la photographie d'origine, elle n'était qu'un détail fortuit, un élément de décor. Ainsi, l'artiste pose une forme de commentaire sociocritique sur l'univers des plantes dans nos espaces de proximité.

En effet, Catherine Lescarbeau force d'abord le constat que les plantes de bureau sont présentes dans l'environnement de travail de milieux divers : édifices gouvernementaux, services financiers, écoles ou lieux artistiques. Or, ironiquement, ces plantes ont un statut générique qui frise souvent la banalité. Par exemple, toutes les plantes peuvent être archivées sous sept grandes espèces, toujours d'origine coloniale dans des adaptations nanifiées. Par ailleurs, elles sont généralement traitées avec un soin sommaire ou, pire, abandonnées à leur sort sur une tablette de fenêtre ou au haut d'une étagère. Cette situation, pourtant, pointe vers une dichotomie entre modernité et environnement. La révolution industrielle et, à sa suite, le modernisme ont souvent charrié avec eux une forme d'austérité dont l'absence d'ornementation architecturale s'affirme comme le symptôme le plus évident. Ce trait semble avoir été « combattu » par les usagers en intégrant à leur lieu de travail un élément emprunté à la nature. Ainsi, contre la machine administrative froide et cruelle se dresse un étendard chaleureux et réconfortant de la nature originelle et, à ce titre, la plante de bureau peut apparaître comme un vestige nostalgique de l'Éden, du paradis perdu. Elle trahit, à cet égard, une forme de quête existentielle.

Cependant, tout le travail de Catherine Lescarbeau montre que cette tendance des individus, même modestes, n'est que le parallèle ordinaire d'une attitude qui a dominé l'esprit impérialiste occidental qui aurait voulu importer et reproduire, en serres et en laboratoires de toutes sortes, les oasis exotiques que les conquêtes lui faisaient espérer, découvrir et convoiter. Le dispositif muséologique adopté par l'artiste, dans le cadre de l'exposition, suggère clairement le contexte symbolique d'un jardin botanique et dénonce, en la rappelant, cette posture



colonialiste. *Le Jardin d'hiver* de Broodthaers assume donc, sous le contre-éclairage des installations du *Département des plantes* et dans une sorte d'aller-retour spéculatif, une dimension plus tragique que ludique et dont la pertinence, pourrait-on dire, reprend du service.

François Chalifour pratique le dessin, la peinture et l'installation depuis plus de trente ans. Il compte de nombreuses expositions au Québec, au Canada et en France. Par ailleurs, il a publié de nombreux textes critiques et théoriques, et il a participé à titre de coauteur à la rédaction de trois livres dont le dernier, avec Nycole Paquin et Serge Fisette, *Espaces utopiques : projections et prospections : sculpture et installation* (CDD3D, 2014).